

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

PARAISANT CHAQUE JOUR

Ce BULLETIN est réservé à la zone des armées.

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre ; bureau de la presse. »

AUX SOLDATS

L'honneur est grand de vous parler à cette heure où vit en vous toute l'âme de la France. Il est grand surtout pour le vétéran de la guerre douloureuse, dont le cœur meurtri par l'incalculable blessure, bat à grands coups, d'espérance et de fierté, en saluant les vengeurs de la patrie.

Qui de vous, depuis le général en chef jusqu'au simple soldat, ne porte en lui, gravée par l'histoire de sa race, l'image de la patrie, terre des pères, ensemble sacré de nos demeures et de nos champs, mère des vivants et gardienne des morts, chérie d'un instinctif et puissant amour ?

C'est elle que vous allez venger des coups affreux qui l'accablèrent, il y a quarante-quatre ans, et de la plaie sanglante ouverte à son flanc ! C'est elle que vous allez venger des injures dont l'insolence germanique l'a si longtemps outragée, et de la perpétuelle menace suspendue sur sa vie par le sabre allemand.

Votre mission sainte est plus haute encore. Une fois de plus, les soldats de la France combattent pour la civilisation du monde et pour la liberté. La victoire allemande, ce ne serait pas seulement l'anéantissement de la France, courbée sous un joug de fer : ce serait l'Europe elle-même livrée à la dure domination de la force brutale désormais maîtresse souveraine de la terre et des mers.

C'est pourquoi, soldats, vous êtes debout, et l'Europe est debout avec vous, soulevée contre la tyrannie de l'empire allemand, impatiente de son joug, révoltée de l'horrible barbarie qui déshonore déjà ses armées, révélation sanglante de celle qui couve sous son apparente culture.

Vous écrivez ainsi la page la plus illustre de l'histoire. Grandissez vos cœurs à cette pensée, et laissez-la remplir vos âmes du grand souffle qui fit, à travers les siècles, notre nation glorieuse entre les nations. Derrière vous, la patrie, fraternellement unie, vous soutient de sa confiante admiration. Devant vous, l'Alsace et la Lorraine, torturées depuis quarante-quatre ans, vous appellent d'un cri passionné. A côté de vous, les Belges,

couverts d'honneur par leur résistance héroïque ; les Anglais, pressés par le noble souci de leur grandeur nationale, vous tendent les mains et joignent leurs armes aux vôtres. A l'orient de l'Europe, les Russes, provoqués par l'orgueil allemand, viennent à votre rencontre, pendant que les Serbes tiennent, avec un courage indomptable, l'Autriche en échec.

Jamais plus grand spectacle ne s'offre au monde. Vous êtes, dans ce drame immense, les premiers exposés au choc formidable. Sur vous s'appuie l'avenir de l'Europe. C'est votre gloire.

Pour la soutenir vous souffrirez. Ce n'est pas l'heure solennelle du combat qui sera la plus rude. Quand elle sonnera, l'élan de la race et la force de l'éducation militaire vous emporteront tout entiers : car vous êtes des braves.

Mais écoutez le vieux soldat qui vous parle. Le courage de chaque jour est plus difficile que la bravoure du combat. Donner sa vie, à toute heure, dans le sacrifice ignoré, dans la discipline joyeuse, dans les marches dures et longues, les bivouacs pénibles, la faim, la soif et la fatigue, voilà ce qui fait les soldats invincibles.

Soyez ces héros ! La France compte sur vous. Le monde vous regarde. En avant, pour la patrie et pour la liberté !

ALBERT DE MUN,
de l'Académie française.

SITUATION MILITAIRE

(18 août.)

Nous tenons maintenant définitivement les Vosges jusqu'au col de Saverne, où les franchit la grand-route de Paris à Strasbourg.

A l'ouest du massif s'étendent trois bandes de terrain successives :

1° Une zone ondulée où la Sarre coule du Sud au Nord et dans laquelle débouche le col de Saverne ;

2° Une zone d'étangs et de forêts, aux routes rares et peu reliées entre elles et dont la tête est marquée par Fenestrange.

3° Une zone de plateaux (Morhange, Château-Salins, Dieuze), bordée au Sud par la Seille, qui sort de la région des étangs.

Nous avons pris pied solidement dans la première zone, nous tenons complètement la seconde, et nous abordons la troisième par l'occupation de Château-Salins.

La retraite des Allemands continue dans les conditions de hâte déjà signalées.

La cavalerie les poursuit à bonne allure. Toutes nos troupes sont pleines d'entrain.

UNE DÉPÊCHE

DU COMMANDANT EN CHEF

Le ministre de la guerre a reçu du commandant en chef le télégramme suivant :

Grand quartier général des armées de l'Est.
18 août, 9 h. 15.

Pendant toute la journée d'hier 17 août, nous n'avons cessé de progresser en Haute-Alsace. La retraite de l'ennemi s'effectue de ce côté en désordre. Il abandonne partout des blessés et du matériel.

Nous avons conquis la majeure partie des vallées des Vosges sur le versant d'Alsace d'où nous atteindrons bientôt la plaine.

Au sud de Sarrebourg, l'ennemi avait organisé devant nous une position fortifiée, solidement tenue avec artillerie lourde. Les Allemands se sont repliés précipitamment dans l'après-midi d'hier. Actuellement, notre cavalerie les poursuit.

Nous avons, d'autre part, occupé toute la région des étangs jusque vers l'ouest de Fenestrange.

Nos troupes débouchent de la Seille dont une partie des passages ont été évacués par les Allemands. Notre cavalerie est à Château-Salins.

Dans toutes les actions engagées au cours de ces dernières journées, en Lorraine et en Alsace, les Allemands ont subi des pertes importantes.

Notre artillerie a des effets démoralisants et foudroyants pour l'adversaire.

D'une façon générale, nous avons donc obtenu, au cours des journées précédentes, des succès importants et qui font le plus grand honneur à la troupe dont l'ardeur est incomparable et aux chefs qui la conduisent au combat.

JOFFRE.

LE MORAL DE NOS TROUPES

Tout le monde lira avec plaisir et émotion la lettre qui suit, écrite il y a quelques jours par un jeune brigadier d'artillerie de la garnison de Longwy :

Mes chers parents,

Je reçois votre lettre du 4 ; ici, nous sommes tous courageux et prêts au combat ; nous avons déjà eu à tirer deux fois, mais nous n'avons jamais été réellement attaqués.

Hier, les parlementaires sont venus dire au commandant d'armes que si la place n'était

pas rendue dans une heure et demie ils allaient la bombarder; on attend encore leurs projectiles, mais cela a permis de voir l'état d'esprit de la troupe et il est excellent. Tous les hommes étaient outrés de voir les ennemis oser nous faire des propositions aussi déshonorantes et je crois qu'un commandant qui aurait accepté n'aurait pas trouvé un homme pour lui obéir.

Un homme de la classe 12, qui avait déserté en novembre dernier, est rentré avec les autres réservistes.

Je sais que des bruits les plus effrayants ont couru sur le destin de Longwy; pour le moment, nous n'avons eu que des escarmouches contre des convois et un combat de l'ennemi avec nos chasseurs. Nous sommes intervenus juste à temps pour dégager les chasseurs qui étaient mal engagés et repousser l'ennemi sur l'infanterie, qui les a fusillés à volonté.

Nous ne connaissons que bien peu la marche de nos armées: nous savons que l'armée d'Alsace marche bien et que ces braves Belges nous ont donné un sérieux coup de main.

Ce qu'il faut souhaiter, c'est que vous ne voyiez pas les horreurs de l'invasion, car ils se sont conduits comme des sauvages et d'ignobles bandits à Morfontaine, près d'ici.

Quant à leurs blessés, ils se louent de la charité des Français.

Depuis la veille de la mobilisation générale, il n'y a plus à Longwy que des troupes, gardes, pompiers, infirmières de la Croix-Rouge et les sœurs et cela fait plaisir de rencontrer dans les rues une femme avec un brassard ou une cornette. Il est vrai qu'elles sont un peu froussardes; on les rassure de son mieux.

Nous sommes très gais, quoique ayant beaucoup de travail: un jour à faire des plates-formes ou des tranchées et à coucher habillé sur des paillasses dans les casernes et un jour à être de garde aux pièces jour et nuit, couchant à la belle étoile; ça va bien quand il fait beau, mais quand arrivent les orages, il passe parfois de la dérive dans la couverture.

La santé des hommes et de moi en particulier est bonne; excusez cette lettre écrite contre un affût qui vibrera peut-être cette nuit sous mes ordres.

Serez-vous fiers si votre fils finissait son congé à Metz ou à Thionville?

Vive la France!

LA SAGESSE DE PARIS

S'il était quelque Français encore pessimiste, que la nouvelle de l'héroïque défense de Liège, et de nos succès d'Alt-kirch, de Saales, de Thann et du Donon n'eût pas suffi à ragailardir, il faudrait que ce malheureux vint à Paris: si pessimiste qu'il soit, nul doute que le calme, la sérénité de la capitale ne lui redonne instantanément la confiance nécessaire.

C'est que Paris donne depuis quinze jours un magnifique exemple. D'elle-même la grande ville si tumultueuse, si bouillonnante d'ordinaire a voulu donner l'exemple du courage civil, qui consiste à patienter et à se taire, alors que notre vaillante armée donne à la frontière attaquée le merveilleux et quotidien exemple du courage militaire.

Les cafés et les restaurants ferment le soir à huit heures. Les boutiques et les magasins sont clos pour la plupart; des affiches collées aux devantures avisent les passants que le patron est mobilisé, que le personnel tout entier est à l'armée. Des drapeaux flottent; et avec ces drapeaux et ces magasins fermés, la circulation ralentie, Paris à l'air, depuis quinze jours, de fêter un immense 14 juillet qui ne finirait pas...

Les premiers jours, toute vie était comme suspendue; la circulation avait cessé presque entièrement.

Maintenant Paris est calme et, la mobilisation terminée, a presque repris sa physiologie accoutumée: Un Paris d'été, qui ne serait pas rempli d'étrangers, et dont seuls viennent, trois ou quatre fois par jour, troubler le silence, les camelots vendeurs de journaux qui se ruent à travers la ville, porteurs attendus de bonnes nouvelles.

NOUVELLES MILITAIRES

Un monoplane allemand à Lunéville

Mardi matin, un monoplane allemand, arborant les couleurs françaises, a laissé tomber, d'une hauteur d'environ 1.500 mètres, trois bombes sur Lunéville.

Ces projectiles sont tombés dans le jardin public, sans causer aucun accident de personnes. Les dégâts matériels sont insignifiants.

Carnets de prisonniers et de morts.

Le carnet de notes d'un officier de réserve de cavalerie allemande, tué dans un des derniers engagements, a été dépouillé.

La puérile crédulité qu'il révèle est déconcertante. L'officier note gravement qu'une automobile française a traversé l'Allemagne pour porter 1 milliard en Russie, mais qu'on connaît sa route et qu'on l'arrêtera. Il enregistre avec réserve la nouvelle de l'incendie de Paris, mais l'assassinat de M. Poincaré est, d'après lui, certain. Il enregistre également la prise de Varsovie par les troupes allemandes.

On demeure confondu de voir un homme cultivé aussi naïvement accessible à d'absurdes racontars.

Les carnets de soldats examinés sont peu intéressants. Toujours au premier plan la question de nourriture. Plus loin un soldat note qu'un avion a été descendu à coups de fusil à Mannheim. Aucun avion français n'ayant survolé Mannheim, il en résulte que, si le soldat a dit vrai, c'est sur un de leurs appareils que les Allemands ont tiré.

Le carnet de l'officier et ceux des soldats notent, chemin faisant, d'innombrables arrestations d'espions et d'otages. Pour eux, il semble que ce soit tout un; ils sont invariablement fusillés.

On a l'impression générale d'une démoralisation se nuant en sauvagerie. Les sources et les farines empoisonnées trouvent une grande place dans ce récit et, de page en page, revient la même conclusion: on a fusillé les médecins, on a fusillé les meuniers.

Cruautés allemandes à Badonviller

On a annoncé, il y a quatre jours, que les Allemands avaient incendié Badonviller (Meurthe-et-Moselle). Cet incendie est aujourd'hui confirmé par une dame de la Croix-Rouge qui a assisté à l'arrivée des Allemands.

Cette dame raconte qu'avant son départ 84 maisons ont été brûlées. Une femme et un nouveau-né ont été fusillés. Un des fils de l'empereur est venu à Badonviller. Il a dit aux troupes: « Les Français sont des sauvages. Frappez fort et faites des exemples. »

Les blessés ont été laissés sur une pelouse sans nourriture. Un officier, à qui une infirmière en faisait la remarque, a répondu: « Moi non plus, je n'ai pas mangé. »

Les blessés allemands montraient un grand étonnement d'apprendre que l'Italie n'avait pas déclaré la guerre à la France.

Les unités allemandes engagées avaient subi de très grosses pertes.

En Russie.

L'état-major russe télégraphie que la mobilisation s'est effectuée dans un ordre parfait. Jusqu'au 14 août l'ennemi n'a pu s'avancer que jusqu'à la ligne Wloslawsk-Sieratz-Novorodonsk-Andrew; le reste de la ligne n'a pas été franchi. Au contraire,

plusieurs localités du territoire ennemi ont été occupées par des détachements avancés. Le succès de tous les engagements avec l'ennemi a été exclusivement en faveur des Russes et il y a été fait plusieurs centaines de prisonniers. Sur la côte maritime et en Finlande tout est calme.

Un aéroplane allemand a été détruit par les Russes près de Samno et quatre officiers aviateurs ont été tués.

En Belgique.

Pas de grandes opérations, mais diverses rencontres, défavorables aux Allemands, tel est le bilan de la journée du lundi 17 août en Belgique. Voici le bulletin officiel:

Les troupes allemandes, qui échouèrent hier dimanche dans leur tentative pour marcher en avant, se retirent aujourd'hui lundi sans combattre dans la direction de Hannut.

L'échec subi par la cavalerie allemande au combat de Haelen l'a rendue visiblement circospecte. Dans la journée d'hier dimanche, elle a marché avec prudence et s'est retirée sans jamais s'engager sérieusement.

Toutes les troupes allemandes signalées ces jours derniers sur le front de notre armée ont pris d'ailleurs une attitude nettement défensive et se retranchent.

Une escarmouche s'est produite ce matin lundi dans la région de Gembloux. Des soldats cyclistes belges, poursuivis par des uhlans, attirèrent ceux-ci dans une embuscade; deux uhlans furent tués, trois autres furent blessés.

Peu après, les Allemands tuèrent, à Grandiez, un porteur de dépêches qui n'avait pas voulu leur communiquer le texte des messages dont il était chargé.

La victoire serbe de Chabatz

Les Serbes ont repris sur les Autrichiens les villes de Chabatz et de Loznitza après un brillant combat.

Les troupes autrichiennes, qui s'étaient emparées de Chabatz et de Loznitza étaient fortes de deux corps d'armée, avec une puissante artillerie. Elles avaient occupé en avant de ces deux villes de très fortes positions où elles s'étaient retranchées.

Le 16, au lever du jour, les troupes serbes engagèrent l'action. Celle-ci se termina dans la nuit sans autre résultat que la capture d'une batterie.

La bataille a repris le 17 avec violence sur tout le front. Les troupes serbes qui avaient reçu des renforts dans la nuit, ont remporté une victoire complète. Les Autrichiens furent dans une panique inexplicable, en jetant tout ce qui peut gêner ou retarder leur retraite. Leurs pertes en tués, prisonniers ou blessés sont énormes.

Trois régiments autrichiens ont été complètement anéantis. Les Serbes ont pris 14 canons, plusieurs mitrailleuses, des approvisionnements et un matériel de guerre considérable. Les troupes serbes, dont les pertes ont été relativement légères, sont lancées à la poursuite des Autrichiens.

Dans le département d'Oujtza, les colonies serbes ont franchi la frontière en divers points et pénétré en Bosnie. Partout les populations courent aux armes et accueillent les Serbes en libérateurs.

Mutineries et soulèvements de troupes en Autriche-Hongrie.

Il se confirme que de très nombreux soldats tchèques ont été fusillés à Prague et on annonce, de source sûre, que dans la nuit du 9 au 10 août un régiment serbe du 15^e corps s'est soulevé et qu'un régiment d'infanterie se serait également mutiné en Bohême.

PROPOS DU BIVOUAC

Ah! mes enfants quelle secousse!

Je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a plongé dans un abîme de perplexité. Je suis déconfit, démoli, ahuri. Je demeure stupide, comme dit Cinna, dans la tragédie du même nom, et comme une girafe qui a trouvé un faux-col dans son box du jardin des Plantes.

Et il y a de quoi, je vous en réponds.

Allo! ne coupez pas!

Vous en doutez! Ecoutez un peu ce qu'on me raconte:

Guillaume II s'est transformé en journaliste. Il dicte lui-même les articles et les informations qu'il désire voir paraître. La concurrence, alors! Est-ce que je vais me déguiser en kaiser.

Et ce confrère inattendu n'y va pas avec le dos de la cuiller. Il débute dans le métier par une série de *canards* si sensationnels que les camelots les plus décurés du Croissant, en sont comme deux ronds de flan: les fausses nouvelles succèdent aux fausses nouvelles.

Mais rassurez-vous! Les volatiles de la basse-cour du kaiser ne dépassent pas la banlieue de Paris, où ils sont accueillis d'ailleurs, comme sur les boulevards, par un éclat de rire homérique. Quelle veste, mon empereur!

Mon concierge que j'ai rencontré ce matin, en grande tenue de territorial, et fier comme Arlaban, s'en tenait encore les côtes.

— Croyez-vous qu'il soit malin, m'a-t-il dit, ce Guillaume? Il raconte que nous sommes battus sur toute la ligne; que Paris est à feu et à sang; que Viviani a été assassiné; que le Président de la République a pris le train pour « fiche le camp », tellement il avait la frousse. Il nous prend pour des gourdes.

— En effet.

— Eh bien, c'est une fameuse andouille! Pour nous faire avaler sa camelote, c'est des dattes et midi sonné. Mais moi je ne coupe pas dans la galantine. Combien de temps pensez-vous que la guerre durera?

— Cela dépend, on ne peut pas le prévoir encore.

— Diable! c'est embêtant.

— Pourquoi?

— Je vais vous le dire, et puisque vous écrivez dans les journaux, vous pouvez le faire savoir aux autorités de Berlin. Je leur donne trente jours ni plus ni moins, parce que je viens de me payer pour le service, une paire de ripalons tout neufs et que je n'ai pas le moyen de renouveler cette dépense tous les mois. Que les « Boches » se le disent. — P. B.

Le Transport des travailleurs agricoles

La culture va posséder la main-d'œuvre dont l'insuffisance s'est fait si fâcheusement sentir dans certaines régions au moment de la moisson.

La difficulté était de transporter les travailleurs. Les compagnies de chemins de fer, obligées de faire face aux besoins de la mobilisation, ne pouvaient, malgré leur bon vouloir incontestable, se charger de ce transport.

De plus, les agriculteurs pouvaient se demander si, une fois en possession du prix de leur voyage, les travailleurs embauchés se rendraient à destination. On a pu trouver une solution susceptible de dissiper les craintes. Sur la présentation d'un certificat signé du directeur du syndicat central des agriculteurs de France, les gares délivreront gratuitement aux ouvriers agricoles, pourvus d'un engagement, des billets dont le prix sera ultérieurement remboursé par la caisse du syndicat central.

Sur plusieurs réseaux, on a obtenu le bénéfice du demi-tarif.

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

L'ultimatum du Japon à l'Allemagne. — C'est le 16 août que le gouvernement japonais a fait remettre au gouvernement allemand un ultimatum l'invitant, dans un délai expirant le 23 août à midi:

1^o A retirer des eaux japonaises et chinoises ses bâtiments de guerre ou de les laisser désarmer;

2^o A évacuer, dans le délai d'un mois, le territoire du protectorat de Kia-Tchéou (Chine).

Le rejet de l'ultimatum entraînera la déclaration de guerre.

Le tsar à Moscou. — Le tsar et la famille impériale russe sont en ce moment à Moscou. A leur arrivée à la gare, le maire, en saluant les souverains, a dit: « Aucune épreuve ne peut intimider le peuple russe qui, uni avec son monarque, sortira renoué de la grande lutte pour entrer dans le temple de la gloire et de la paix. »

Une multitude immense a acclamé frénétiquement la famille impériale pendant que les équipages traversaient lentement, au son des cloches de toutes les églises de Moscou, la ville, richement pavée et ornée avec une magnificence exceptionnelle. Sur le passage du cortège impérial, le clergé sortait des églises avec les bannières sacrées.

Le drapeau allemand aux Invalides. — Après avoir été exposé toute la journée de lundi à une fenêtre du ministère de la guerre devant lequel la foule n'a cessé de circuler en commentant avec enthousiasme la prise du premier drapeau allemand, l'étendard du 132^e régiment d'infanterie allemand a été amené le soir au palais de l'Élysée, où il a été présenté au Président de la République par un capitaine de chasseurs à pied.

M. Poincaré, en recevant le drapeau ennemi, a dit combien il était heureux, lui ancien capitaine de chasseurs à pied, que ce fût un bataillon de chasseurs qui eût enlevé le premier drapeau à l'ennemi. Il a adressé de vives félicitations à tous ses anciens camarades.

Le drapeau a passé la nuit à l'Élysée, gardé, par une sentinelle en armes, à la porte, dans la chambre de l'officier de service.

Mardi matin, une compagnie de la garde républicaine est venue le prendre pour porter ce premier trophée de guerre aux Invalides.

Le drapeau fut remis, en présence du général Niox, gouverneur des Invalides, au doyen des dix derniers invalides hospitalisés, Pierre Dumont, ancien combattant de Crimée, d'Italie et de 1870, ancien sergent d'infanterie, ayant une jambe de bois. Les autres invalides étaient rangés en grande tenue et la lance au poing, derrière le général Niox.

La musique joua alors la *Marseillaise* et tous les assistants saluèrent, criant « Vive la France! Vive l'armée! ». Puis, sur un geste du général Niox, le drapeau fut porté dans la chapelle, où l'étendard allemand a été suspendu dans la galerie du premier étage, devant le grand orgue.

La session des conseils généraux. — Les conseils généraux viennent d'ouvrir leur session d'été. Les présidents de toutes les assemblées départementales ont exprimé la reconnaissance et l'admiration du pays pour l'armée nationale. Tous ont affirmé leur confiance dans une victoire complète de la France sur les barbares germains.

Des adresses de confiance ont été votées à l'unanimité au Président de la République et au Gouvernement. Des témoignages de sympathie ont été envoyés aux armées russes, anglaises et belges. Des crédits importants ont été votés pour secours aux familles des mobilisés et aux victimes du chômage.

Le conseil général de la Creuse a remercié le président du conseil de la sollicitude qu'il a témoignée aux soldats en patronnant le *Bulletin des armées*.

Réouverture des écoles. — A Paris et en province les préfets ont fait appel à la bonne volonté des institutrices et des instituteurs et la plupart des écoles primaires ont été ouvertes dès le 11 août. Des garderies d'enfants ont été organisées un peu partout.

Des jeunes filles, des femmes de tout âge et

de toute condition ont offert leur concours à ces garderies où les bébés sont entourés des soins les plus attentifs. En l'absence des pères, les mères peuvent donc en toute tranquillité se livrer aux occupations les plus variées: elles sont sûres que leurs enfants n'en souffriront pas.

L'ex-empereur d'Annam veut servir chez nous. — Le prince d'Annam Hain Nghi, ancien empereur d'Annam, en résidence à Alger, vient d'adresser au ministre des colonies une lettre dans laquelle il déclare, en présence des événements actuels, qu'il est de son devoir d'offrir ses modestes services à la France, qu'il a appris à connaître et à aimer, pour telle fonction qu'il plaira au ministre de lui confier.

Nos joyeux chasseurs. — Un bataillon de chasseurs, qui participa à l'occupation du village annexe de Chambrey, imagine, raconte le *Journal de la Meurthe et des Vosges*, un tour ingénieux et de bonne guerre consistant à se noircir le visage et les mains au moyen de bouillons fumés (il faisait alors plutôt frais). Deux compagnies, baïonnettes aux dents; les autres, jetant aux échos le cri de guerre guttural de nos enfants du désert, s'élançaient sur les retranchements des Bavarois qui s'enfuirent épouvantés, abandonnant leur campement et leurs blessés.

Le sous-préfet de Mulhouse et son chien. Il y a deux ans environ, les couleurs françaises avaient été proménées dans les rues de Mulhouse, à la stupeur des Allemands. L'anecdote vaut d'être contée:

Le sous-préfet de Mulhouse avait un chien tout blanc. Des plaisants, d'esprit bien français, eurent l'idée de le peindre en tricolore. S'étant donc saisis du caniche, ils lui laissèrent en blanc le milieu du corps, teignirent en bleu la tête et les épaules et en superbe rouge tout l'arrière-train. Le sous-préfet, furieux, alla se plaindre à la police. Celle-ci, pendant six mois, rechercha les coupables; elle ne réussit pas à les découvrir.

L'interdiction de l'absinthe. — La prohibition portée dans l'ordonnance du préfet de police du 13 août est étendue dans Paris à la vente de l'absinthe en général, aussi bien à emporter qu'à consommer sur place. Quatre établissements ont été fermés pour vente illicite d'absinthe.

Les préfets de Seine-et-Oise et de l'Yonne ont également interdit dans ces départements la vente et la consommation de l'absinthe.

Pas de jurés! — Devant la cour d'assises de la Seine devait commencer, lundi, la deuxième session d'août. La cour n'ayant pu, en dépit des démarches faites, réunir le nombre de jurés voulu, n'a pas siégé. Il est à craindre qu'il n'en soit ainsi pendant toute la durée de la guerre.

La navigation commerciale. — Les journaux du Havre disent que la Manche, sur tous les points, est complètement libre; ils en donnent pour preuve l'activité extrême que présente, depuis quelques jours, la navigation de ce port.

Bien mieux, les grandes compagnies de commerce n'ont pas hésité à faire partir leurs grandes unités, convaincues qu'elles sont qu'il ne saurait rien leur advenir de fâcheux. De nombreux passagers n'ont d'ailleurs, pas hésité à prendre place à bord. Deux transatlantiques, *France* et *Chicago*, ont pris la mer à destination de New-York.

Le mot d'un vieil alsacien. — Entendu hier:

— Quand je reviendrai à Strasbourg, j'irai au cimetière, sur la tombe des miens. Je creuserai un trou et je leur crierai: « Nous sommes redevenus Français! »

Le col du Bonhomme. — Sur le boulevard, un chemisier vient de mettre en étalage un gentil petit faux-col de coupe nouvelle, avec cette inscription: « Dernier modèle pour jeunes gens, le col du Bonhomme. »

LA RÉSURRECTION DE LA POLOGNE

Couchée dans son tombeau depuis cent vingt ans, la Pologne va renaître. La force de justice de la guerre engagée est telle que son premier effet est de rendre à la vie un peuple trop longtemps opprimé. Par trois fois, à la fin du dix-huitième siècle, la Pologne fut dépecée par les monarchies prussienne, russe et austro-hongroise, et la nation polonaise démembrée entre ces trois États. C'est ce partage inique que le tsar répudie aujourd'hui; il promet donc aux Polonais, d'abord de reprendre par les armes à l'Allemagne et à l'Autriche la part du territoire polonais que chacune d'elles s'est adjugée, puis, y joignant la Pologne russe, de reconstituer l'antique nation polonaise et de lui rendre l'autonomie.

Les Allemands, qui usèrent envers les Polonais des mêmes procédés qu'envers les Alsaciens-Lorrains, redoutent leur patriotisme tenace et leur esprit d'indépendance; c'est la mort dans l'âme que les Polonais soumis à la Prusse combattent contre nous dans les rangs allemands, et pour eux, comme pour les Alsaciens-Lorrains, être fait prisonnier, c'est la libération.

Mais l'Allemagne comptait du moins qu'en cas de guerre avec la Russie, celle-ci rencontrerait des difficultés analogues avec les Polonais assujettis à son empire. Difficultés plus graves, parce que la Pologne russe est vaste et qu'elle s'étend entre la Prusse et la Russie; la menace d'un soulèvement polonais pouvait donc entraver la mobilisation et les opérations militaires de nos alliés.

Le geste généreux du tsar fait crouler ce suprême espoir. Les Polonais appartiennent à la race slave, comme les Russes; maintenant que l'empereur Nicolas leur rend l'unité et l'indépendance sous son autorité protectrice, ils se sentent unis à tous les slaves, leurs frères, pour lutter contre la brutalité et la barbarie germaniques.

En libérant la Pologne, le tsar rend la Russie plus forte contre l'ennemi commun, il déjoue les calculs de l'Allemagne et mérite les applaudissements du peuple français qui fut toujours sensible aux malheurs de la nation polonaise.

POUR LES FAMILLES DES SOLDATS

Le rapatriement.

A partir du 19 courant, le trafic sera repris sur la plupart des lignes de chemins de fer, le réseau de l'Est excepté. Les personnes nécessiteuses habitant Paris et la banlieue seront admises dans les trains en partance sur la présentation du billet gratuit qui sera délivré sur certificat du maire.

Pourront profiter de ces billets gratuits — qui vaudront aussi pour le retour à Paris après la guerre — toutes les femmes, les jeunes gens au-dessous de dix-sept ans, les hommes non mobilisables et non valides au-dessus de quarante-huit ans, les hommes de plus de soixante ans.

Déjà des listes sont dressées par réseaux. De la sorte, les départs seront préparés à l'avance et pourront s'effectuer rapidement.

Les colonies d'enfants sur le littoral

L'Université populaire du faubourg Saint-Antoine vient de créer à Etretat une grande colonie destinée à recevoir les enfants orphelins de mère et dont le père a été mobilisé. La colonie recevra en outre les enfants des membres de l'Université populaire.

Le Gouvernement vient d'accorder à l'Université populaire un train spécial et gratuit qui quittera Paris directement pour Etretat avec les enfants, après le dernier train de mobilisation.

La colonie dispose, sur la plage, d'un grand hôtel avec ses annexes pouvant loger plus de 200 enfants, ainsi que de nombreux locaux en ville. Elle est prête à recevoir tout de suite plusieurs centaines d'enfants dans des conditions exceptionnelles de couchage, d'hygiène et de ravitaillement.

La fédération populaire des colonies de vacances, et la ligue fraternelle des enfants de France se préoccupent de faire venir sur le littoral le plus grand nombre possible d'enfants de mobilisés. Et il faudrait mentionner aussi, à côté de ces œuvres, beaucoup d'initiatives semblables, qui viennent de particuliers.

Les secours de chômage.

Le bureau du conseil municipal de Paris a décidé de mettre, jusqu'à nouvel ordre, à la disposition du préfet de la Seine les sommes nécessaires pour allouer à tous les chefs de famille, hommes ou femmes, privés de ressources par suite de chômage et sur justification, la somme de 1 fr. 25 par jour, augmentée de 50 centimes par enfant, la mesure pouvant s'étendre aux célibataires.

Le conseil général de la Seine a modifié le budget de telle sorte qu'une somme de plus de 7 millions sera mise à la disposition des communes.

Le travail national.

Un très grand nombre d'industriels et de commerçants se sont ingéniés à maintenir, dans toute la mesure du possible, leurs établissements en activité. Ils rendent ainsi, dans les circonstances actuelles, un très grand service au pays.

Beaucoup d'entre eux ont donné à leur personnel habituel non occupé ou aux familles de leurs employés appelés sous les drapeaux des allocations journalières en argent ou en nature.

POUR L'AGRICULTURE

En faveur de l'élevage.

A la suite d'un accord intervenu entre le ministre de la guerre et le ministre de l'agriculture, les commissions chargées d'assurer le ravitaillement de l'armée ont reçu des instructions très précises sur la façon dont elles doivent procéder en vue de sauvegarder le bétail français. Elles doivent notamment épargner les animaux reproducteurs primés dans les concours, les animaux inscrits aux livres généalogiques, les vaches pleines, et autant que possible les vaches laitières et les animaux trop jeunes.

Créations d'offices de renseignements et de placements.

Dans toutes les préfectures, des offices ou des commissions ont été créés en vue de centraliser toutes les demandes de main-d'œuvre et toutes les offres de travailleurs qui pourraient se produire.

La plus large publicité a été donnée à ces créations. Aussi offres et demandes n'ont pas tardé à affluer, à la plus grande satisfaction des agriculteurs dans l'embarras et des ouvriers sans travail.

Cette organisation a dès maintenant permis de mettre à la disposition des communes qui en avaient fait la demande des centaines d'ouvriers qui chômaient et qui vont activement apporter leur concours aux travaux des champs.

REVUE DE LA PRESSE

Le Figaro (Maurice Donnay). — En de telles heures, de toutes parts, les mots héroïques éclatent dans l'air. Combien aussi de traits touchants! Il pleut: la pluie tombe droite, lourde, serrée. Sous sa capote, le territorial qui garde le pont de l'Europe est trempé. Passe une brave femme: « Mon pauvre homme, vous allez prendre du mal ». Vite, elle grimpe ses cinq étages, redescend avec la toile cirée de sa table à manger et elle en couvre les épaules du territorial.

De la charité, du dévouement, de l'héroïsme, il y en a dans toutes les classes, à tous les âges. Les gentilles ouvrières parisiennes sont à la hauteur. En voici deux: l'une console son amie dont l'ami est au front. « Et le tien, interroge l'affligée, il n'est donc pas encore parti? — Penses-tu, répond fièrement la consolatrice, je suis à Verdun. » Je suis à Verdun! c'est admirable. Et elle y est bien, en effet, non pas son corps fragile, mais son cœur brave et délicat.

Le Radical. — Une patrouille française aperçoit une patrouille allemande. Les hommes serrent les rênes: ils vont se lancer à la charge.

— Alors quoi? fait le chef du détachement... Le trac? Mettons-nous au pas, mes enfants: ils croiraient qu'on a peur. Et nos cavaliers se dirigent au pas de leurs chevaux vers l'ennemi.

Le Rappel. — Berlin est complètement isolé du reste du monde. Aucun courrier, depuis une quinzaine, n'est arrivé d'Angleterre, de Russie, de France ou de Belgique. Les journaux, lettres et télégrammes d'Autriche ne sont reçus qu'une fois par semaine. Aujourd'hui, la malle des pays scandinaves nous a apporté les derniers journaux. Une stupeur intense a été provoquée dans le public par les comptes rendus détaillés des défaites allemandes, et surtout des victoires remportées par les Belges autour de Liège. On payait couramment un mark (1 fr. 25) le numéro des journaux scandinaves à un sou pour avoir des nouvelles exactes et impartiales sur les événements.

La Lanterne. — La morgue allemande s'est muée en frayeur. Il y a seulement quinze jours tout fidèle sujet du kaiser n'aurait pas osé mettre en doute la certitude du succès des armées impériales. Il s'agissait de faire lestement une promenade militaire jusqu'à Paris, afin d'y imposer le traité qui livrait la Champagne et 30 beaux milliards d'indemnité de guerre...

Aujourd'hui, le *Lokal-Anzeiger*, organe officiel de la couronne et moniteur de fausses nouvelles, ne se risquerait pas à annoncer que les troupes de son « auguste maître » ont envahi le territoire français.

Le Petit Journal. — M^{me} Guillou, qui vient de rentrer à Combourg (Ille-et-Vilaine), venant de Pologne, où elle était institutrice, rapporte que, dans la ville de Hanovre, la populace entourée, menaçante, un groupe de Français.

M. Guillou, son mari, et deux jeunes gens, excédés des insultes et des violences de la foule, ripostèrent par le cri de: « Vive la France! Vive l'Angleterre! »

Une patrouille de soldats prussiens les colla immédiatement à la devanture voisine et les fusilla.

Un bébé, portant l'inscription *France* sur la lisière de son bérêt, fut arraché à sa mère et écrasé contre le sol.

Le Petit Parisien. — Le comité d'enquête sur l'observation des lois de la guerre, qui siège à Bruxelles, signale que plusieurs soldats allemands ont, au cours ou à la suite de certains engagements, maltraité ou achevé des soldats belges blessés ou désarmés.

Des soldats allemands ont pendu, puis éventré un soldat belge; ils en ont fusillé un autre qui soignait un camarade; d'autres soldats allemands ont pendu et brûlé vif un vieillard; d'autres encore ont fait subir d'odieuses violences à des jeunes filles et à des enfants, à Orsmael.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.

Le Gérant: G. CALMÉS.